

#variations

Vincent de Coorebyter Professeur à l'ULB

Trouble dans la théorie du genre

Depuis plusieurs années, la question du genre et des personnes transgenres est au cœur de l'actualité. Elle surgit généralement à l'occasion d'un cas individuel, du changement de genre d'une personne plus ou moins connue. *Le Soir* se faisait ainsi l'écho, vendredi dernier, des débats qui traversent la Flandre suite au changement d'identité sexuelle d'un garçon de 10 ans, Senne, devenu Sanne, petite fille bien décidée à se faire reconnaître en tant que femme.

Au niveau international, on peut citer Bruce Jenner, champion olympique de décathlon officiellement devenu Caitlyn Jenner ; l'actrice Laverne Cox, héroïne de la série « Orange is The New Black », première personne ouvertement transgenre à avoir fait la couverture du magazine *Time* ; le changement de genre de Larry Wachowski, un des deux réalisateurs de *Matrix* ; ou encore Jaiyah Saelua, née Johnny, première footballeuse transgenre reconnue par la Fifa, qui joue dans l'équipe masculine des îles Samoa en attendant d'intégrer une équipe féminine.

On pense également, bien sûr, à Conchita Wurst, lauréate de l'Eurovision en 2014, née Tom Neuwirth, qui a gagné le concours en portant une robe moulante, une perruque et la barbe. Mais Conchita Wurst refuse l'étiquette de transgenre et se présente comme une drag-queen : elle ne se veut ni homme ni femme.

Son cas est intéressant, car en brouillant les codes de l'identité sexuelle, l'artiste a renforcé les inquiétudes engendrées par la « théorie du genre » dont on par-

lait au même moment dans les médias. En France en particulier, à l'occasion de divers incidents autour du monde scolaire, certains ont craint que la « théorie du genre » ne s'impose, qu'elle ne fasse triompher une de ses idées maîtresses : la définition biologique du sexe ne serait qu'un leurre, les identités sexuelles seraient en fait des constructions sociales destinées à enfermer les individus dans un rôle masculin ou féminin à l'aide de stéréotypes, d'évidences non interrogées, de dispositifs éducatifs et juridiques... Selon cette « théorie du genre », notre identité sexuelle ne serait pas une affaire d'organes ou d'hormones mais de mécanismes sociaux et sémantiques : une réalité instable qu'il serait possible de récuser, de dépasser ou de brouiller comme l'a fait Conchita Wurst en bousculant l'ordre social et naturel.

Gender studies

Il faut le rappeler, l'expression de « théorie du genre » a été fondée par ceux qui critiquent l'idée même de genre. Les défenseurs de la notion de genre, eux, refusent d'être assimilés à cette « théorie » et se réclament simplement des gender studies nées aux Etats-Unis dans les années 50. La nuance est de taille, car les gender studies étudient les différences non biologiques entre les deux sexes, le genre en tant que relevant de mécanismes sociaux, mentaux, économiques, politiques, etc. Adopter le mode d'analyse des gender studies n'implique donc pas nécessairement de nier toute différence biologique, ni de travailler à la

destruction des identités sexuelles. Quand les adversaires des gender studies imputent à celles-ci une « théorie du genre », ils se donnent une cible fantasmée, caricaturale.

Onfray dans l'outrance

Michel Onfray a utilisé ce procédé fin 2014 dans *L'Obs*. A l'en croire, la « théorie du genre » enseignerait que l'on peut choisir à son gré son identité sexuelle et en changer tout aussi aisément car l'orientation sexuelle serait une pure construction dépourvue de base biologique, une affaire de mots et de symboles, un simple effet de la culture. Pour Onfray, les tenants de la « théorie du genre » seraient en fait de nouveaux puritains qui veulent abolir toute différence entre les hommes et les femmes et, in fine, détruire la sexualité elle-même, dont ils ne supporteraient pas qu'elle possède une dimension corporelle et charnelle.

Comme toujours, Onfray verse dans l'outrance. Un point, pourtant, mériterait une vraie discussion, en tout cas aux yeux du profane que je suis. En soulignant la dimension sociale et donc artificielle du genre, en insistant sur les dispositifs qui enferment les individus dans leur identité de naissance, les gender studies impliquent-elles que nous pourrions choisir librement notre orientation sexuelle pour peu que nous ayons le courage de secouer ce conformisme ? Cette conclusion est rarement énoncée en ces termes, mais c'est bien ce que l'on croit comprendre à force de voir le genre reconduit à des origines sociales et symboliques.

Nature vs culture

Or, sur ce point, l'exemple des personnes transgenres semble bien militer en sens inverse, en tout cas pour la plupart des situations évoquées dans les médias. Comme pour un bon nombre d'homosexuels, le récit-type des personnes transgenres consiste à souligner un divorce radical, tôt perçu et persistant, entre d'une part leur identité biologique et sociale, le sexe qui leur a été attribué à la naissance, et d'autre part leur vécu, leur expérience intime qui les amène à s'identifier au sexe opposé. Ce n'est pas une règle générale, et les spécialistes mettent en garde contre le risque de voir un transgenre vouloir revenir à son sexe d'origine. Mais la plupart des témoignages médiatiques ont ceci

de troublant qu'ils suggèrent qu'une certaine « nature » est plus forte que la culture, que les stéréotypes de genre, les constructions sociales, sémantiques, juridiques, culturelles... censées nous assigner notre identité sexuelle, sont d'une parfaite inefficacité.

Des enfants biologiquement nés garçons ou filles sans trace d'hermaphrodisme, portant un prénom typique de leur sexe, éduqués conformément à l'identité qui leur a été attribuée, enrôlés depuis la naissance dans des comportements et des stéréotypes masculins ou féminins, ressentent de manière évidente, persistante et douloureuse qu'ils sont de l'autre sexe, que leur véritable identité est opposée. Cela milite, bien évidemment, contre

l'idée d'un ordre biologique de la sexualité, puisqu'il y a ici une discordance majeure entre le sexe constaté et l'identité vécue. Mais cela milite tout autant contre la réduction du sexe au genre, contre l'idée d'une toute-puissance des codes sociaux et culturels. Les transgenres qui ont connu le parcours rappelé ici témoignent de l'impuissance des constructions symboliques à imposer leurs normes à l'encontre de la mystérieuse « nature » à laquelle ces transgenres préfèrent se plier. Pour détourner le titre du grand classique de Judith Butler, les personnes transgenres introduisent un trouble dans le genre mais aussi dans la théorisation du genre. ■